

1<sup>re</sup> Année

N° 1

LE BEAU NAVIRE  
REVUE DE LA POÉSIE

10 Novembre 1934

*POÈMES DE*

FERNAND MAZADE - ANDRÉ SALMON

PHILIPPE CHABANEIX

*LE BEAU NAVIRE ou BAUDELAIRE MARITIME*

par

YVES-GÉRARD LE DANTEC

Ce numéro : 2 fr. 50

# LE BEAU NAVIRE

REVUE DE LA POÉSIE

*Paraît dix fois l'an*

---

Le Rédacteur en chef : MAURICE CHAPELAN

et les Secrétaires de la Rédaction :

ROBERT HOUDELLOT et LUCIEN BASTARD

reçoivent le 1<sup>er</sup> et le 3<sup>e</sup> Samedi de 4 h. à 6 h.

au Siège de la Revue : 19, Rue Bellier-Dedouvre, PARIS (XIII<sup>e</sup>)

---

## ABONNEMENT ANNUEL

FRANCE : **20** francs.

ÉTRANGER : **30** francs.

## ÉDITION DE LUXE

sur Japon tirée à 21 exemplaires numérotés

vendus par abonnement : **80** francs.

---

*Les signataires sont seuls responsables de leurs articles.*

*Les manuscrits ne sont pas rendus.*

---

LE BEAU NAVIRE ne publie que de l'inédit.

Reproduction et traduction interdites pour tous pays.

## LE MARIN

L'arbre qu'en ce moment le jardinier recèpe  
Avait poussé deux fois des feuillages nouveaux,  
Deux fois a fermenté dans le sein des cuveaux  
Le raisin entamé par la grive et la guêpe,

Et l'automne deux fois a mordoré le cèpe  
Aux pentes de la sylve où juchent les corbeaux,  
Depuis que je n'ai plus, le soir, sous vos flambeaux,  
Mangé la venaison, la châtaigne et la crêpe.

Vivez heureux : vivez comme si votre fils  
N'avait pas vers des caps lointains largué la toile;  
Et ne songez à moi que le jour d'Adonis.

Mais lorsque, par les nuits sans lune et sans étoiles,  
S'élanceront sur l'eau la foudre et son tambour,  
A l'Amour demandez de protéger ma voile :

Et vous me reverrez aux fêtes de l'Amour.

## BARCAROLLE

Vous me reverrez, je le crois ;  
Mais le caprice emplit le monde :  
L'énigme des mers est profonde,  
Et la foudre tombe parfois.

Lorsque nous quittâmes Athènes,  
Si vermeil que fût le matin,  
Le temps paraissait incertain  
Autour des îles incertaines.

Nous partîmes, ce matin-là,  
Sur un bateau chargé de branches.  
Les voiles volaient, toutes blanches :  
Il n'est de certain que cela.

Toutes blanches volaient les voilés !  
Et, depuis ce matin vermeil,  
Mes jours n'ont plus eu de soleil,  
Et mes nuits n'ont plus eu d'étoiles.

FERNAND MAZADE.

FRAGMENT DE SAINT ANDRÉ

André tu as échappé aux mercantis  
Tu as par un miracle dernier échappé au culte des  
    abrutis  
Tu as échappé à la boutique et à la boîte à outils  
Tu as échappé aux horreurs roses de Saint-Sulpice  
Tu n'as jamais été un saint de Foire au Pain d'Épices  
Tu es un grand saint à l'abri des dévotions spéciales  
Et tu peux tout guérir sans te particulariser par la  
    rage ou la gale  
Tant que je suis aise à me croire bien seul  
Pour attendre de toi ces haillons de Ciel qui seront  
    mon linceul  
Tu as si peu de figures à l'église  
Que pour atteindre à toi  
Comme du plancher au toit  
La prière vers toi doit monter en spirales  
Vers ta vie éternelle au-dessus de la Croix où ton maître  
    agonise  
André tu as échappé au plâtre, au badigeon  
Plus heureux, plus assuré en dignité, en noblesse, vrai-  
    ment plus heureux

Que tant de pauvres saints pour le Tir aux Pigeons  
Outre qu'ils sont mangés des freux  
André tu es resté tout nu  
Et te voici tout nu resplendissant comme un Roi Mage  
On ne fait que rarement commerce de ton image  
De ton martyre, André, on tire peu de revenu  
Tu n'es nulle part dans les boutiques  
Et l'on n'a pas abusé de toi dans les basiliques  
Soit en peinture  
Soit en sculpture  
A cause faut-il croire  
De cette croix de gloire  
Signe rafraîchissant  
Et signe éblouissant  
De toute la nature  
André tu n'as pas écrit et tu n'as pas davantage  
combattu  
Tu n'as posé ni pour les peintres ni pour les sculpteurs  
Et tu ne favorises ni les héros ni les rhéteurs  
Tu n'es pas devenu avec le temps un article avantageux  
de sacristie  
Et le vent a porté ta parole partout et c'est ainsi que  
tu as combattu  
A l'exemple d'Orphée et son chant, sa vertu  
Ta parole semblable à une longue épée

A ceinturé le monde  
Et flamboyé autour du monde  
Une chanson d'amour se hausse en épopée  
L'hiver berce le grain et le printemps arrive  
Tu meurs et tu renais par toute la nature  
Du royaume des Fées  
Aux clairières que hante Orphée  
Et tu rejoins Jésus au Jardin des Olives  
Lorsque tu meurs sur l'olivier  
Pendû noyé de ciel aux profondeurs d'un vivier  
En annonçant François le doux montreur d'Assise  
André lorsque tu meurs de tant d'obéissance  
François dont on célèbre  
Avec d'heureuses larmes l'office funèbre  
Exactement le quatre octobre au jour de ma naissance.

.....

O silences perdus  
Tumultes confondus.

Le diable porte pierre  
Dieu confond l'imposteur.  
Un avare, un méchant, un farceur  
Dans le tronc pour les âmes du Purgatoire

Avait mis un jeton d'une boîte à musique  
Et les âmes alors se mirent à chanter  
Avait mis un jeton d'une boutique à boire  
Et la gueule du tronc vomit comme un ivrogne.

Le cardinal couché sous sa pierre latine  
Sous les dalles rangées en ordre syntactique  
Erigea dans l'azur blanc de la basilique  
Un reflet améthyste.

Un Chinois converti devant la Sainte Table  
Un va-nu-pieds dormant dans un confessionnal  
L'orgue tenu par un comptable  
Et cette chaisière ivre du Processionnal.

ANDRÉ SALMON.



L' « AMAZONE DES MERS »

L' « Amazone des Mers » s'éloignait dans la brume ;  
A sa poupe l'enfant que j'aime aux yeux pervers  
Baignait ses longues mains de pleurs dont l'amertume  
Avait le goût de sel des flots tristes et verts.

C'était par un soir lourd d'automne et de démence,  
T'en souviens-tu, toi qui passais auprès de moi  
Et qui te préparais à reprendre la danse  
Où s'offrait aux marins ta jeunesse en émoi ?

Sous des cieux inconnus qu'un autre soleil dore  
L' « Amazone des Mers » a sombré quelque part,  
Mais l'enfant qui pleurait à sa poupe est encore  
La reine de plus d'un compagnon du hasard.

## L'ORGUE DE BARBARIE

*Pour Henri Drouin.*

Ecoute encor pleurer l'orgue de Barbarie  
Dans la brume et le soir des chemins de l'automne  
Et retrouve ce cœur d'amoureuse attendrie  
Digne de ce visage aux traits purs de madone,

Ce cœur et ce visage où tout n'est qu'harmonie,  
Ce cœur et ce visage où le rêve rayonne  
Qui sut emporter loin ta peine indéfinie,  
Tandis qu'en un soir triste et langoureux d'automne

Pleurait sur les chemins l'orgue de Barbarie.

DELPHINE

O Delphine, ô palombe inquiète et perdue  
Que je recherche en vain à travers l'étendue,  
Le cimetière d'Ys avec ses trépassés  
A des attraits plus sûrs que ce triste domaine  
Où, lorsque les oiseaux d'octobre sont passés,  
Chaque année un amour désolé me ramène.

PHILIPPE CHABANEIX.

“ LE BEAU NAVIRE ”  
OU  
BAUDELAIRE MARITIME

*Mon beau navire ô ma mémoire  
Avons-nous assez navigué  
Sur une onde mauvaise à boire...*

GUILLAUME APOLLINAIRE.

Il est assez plausible de supposer que le premier poème du monde a été conçu devant les flots. Autant dire que la première idée du rythme fut dictée à l'homme par la seule force naturelle qui connaisse depuis l'origine de l'univers le mouvement continu et régulier et la musique incessamment engendrée par ce mouvement d'origine céleste et — la science nous l'a depuis révélé — planétaire. Mais il n'est pas moins étrange de savoir que le premier grand poète français qui ait profondément senti et transposé la magie de la mer, — sa seule maîtresse fidèle et répandue dans sa vie.

*Comme un air imprégné de sel*  
descendait de paysans champenois et naquit au cœur du faubourg Saint-Germain. Tout enfant, le jeune Charles, sous la conduite de son vieux père, ne connut de la navigation que les chalands glissant sur la paisible rivière, et peut-être la nef triomphante qui sert d'emblème à la vieille cité. Est-ce son culte précoce pour un autre grand artiste, dans l'œuvre duquel l'océan natal tient tant de place, Chateaubriand, qui détermina sa vocation de poète maritime ? Celui qui

*Dès quinze ans, vers le gouffre entraîné,  
Déchiffrait couramment les soupirs de René,*

ne prit, semble-t-il, contact avec sa future inspiratrice qu'à peine âgé de vingt ans, à la fin de mai 1841, lorsqu'il fut embarqué de force sur un bâtiment à destination de Calcutta. Or, des témoignages du temps, dont les principaux sont ceux du capitaine de ce bâtiment et de Mme Aupick, *semblent* prouver le dégoût systématique du jeune homme pour ce voyage imposé par l'adjudant supérieur qui lui servait de parâtre; ils nous apprennent aussi que l'éphémère soupirant de la Dame créole rencontrée à l'île Maurice, s'arrangea pour se faire rapatrier au bout de sept mois et regagna Bordeaux dès février 1842. Mais comment voulez-vous qu'un général roturier et portant une épée en pal sur un blason de fantaisie avec la devise *Tout par elle*, que son épouse incurablement bourgeoise, et qu'un loup de mer sans culture comprennent l'état d'esprit d'un adolescent de génie, mis en pénitence pour avoir dédaigné « un brillant avenir »? Et ne préférez-vous pas croire, en songeant qu'il mettra un jour au nombre des « droits imprescriptibles le droit de se contredire et le droit de s'en aller », que cette apparente bouderie n'était qu'un prétexte à méditations intenses et une défense contre les indiscretions de la foule? Peut-être, après les avoir entrevus bien suffisamment, ne découvrit-il vraiment les « pays chauds et bleus » qu'en rêve. Au reste, si l'on veut établir un classement approximatif dans l'inspiration des *Fleurs du Mal*, du *Spleen de Paris* et des *Journaux intimes* et y déceler la part de l'influence directe du voyage, les traces évidentes de l'exotisme, on verra combien reste limitée la transposition des spectacles naturels en une âme prodigieusement réceptive et synthétique. S'il est vrai que le nombre des poèmes sans autre sujet que l'évocation des pays toujours rapidement traversés et le souvenir enrichi par le rêve et le prestige des

mots, ne dépasse guère la douzaine, si, par contre, il faut mentionner parmi eux au premier chef l'extraordinaire *Voyage*, composé à trente-huit ans, on ne saurait nier la place prépondérante de la mer dans un bon tiers de l'œuvre proprement lyrique et surtout dans sa partie amoureuse. Après avoir retrouvé l'écho absolu de « l'infini bercement » dans *L'Albatros*, *La Vie antérieure*, *L'Homme à la Mer*, *Moesta et Errabunda*, les deux *Chevelures*, les deux *Invitation au Voyage*, *Les Projets*, *La Belle Dorothee*, *Déjà!*, *Le Port* et *Any where out of the world*, nous arrivons au cycle de Jeanne Duval et faisons une longue pause au *Beau Navire*.

La médiocre figurante du Théâtre du Panthéon, où Baudelaire la connut à son retour pour son malheur et pour sa gloire, ne *sentait* pas seulement pour lui ce « monde lointain, absent, presque défunt » où il vivait sans cesse et qui vivait en lui; elle le personnifiait, elle l'était elle-même à son insu. Nous n'avons pas besoin d'autre chose pour expliquer une passion qui s'étendit sur vingt-quatre années et que trois ou quatre tentatives d'affranchissement ne réussirent point à bannir, s'il est certain que nous devons à celles-ci une bonne vingtaine de chefs-d'œuvre et qu'une Apollonie Sabatier, une Marie Daubrun, une Agathe, une Berthe aient droit au rang de passagères mais authentiques Egéries. N'oublions pas, de plus, que la couronne de Jeanne n'est pas tressée que de corolles capiteuses (pensez à l'incomparable chasteté du *Balcon*) et que, par contre, le premier hommage à la Présidente, *A celle qui est trop gaie*, confine au sadisme.

Des trente poèmes environ où il est permis, sans chance d'erreur, de voir un reflet fidèle de la mulâtresse, *Le Beau Navire* est, sinon le plus parfait et le plus savamment orchestré,

du moins assurément le plus complètement représentatif du sentiment général de cet ensemble et aussi du procédé de composition baudelairienne. Avant d'aborder ces dix strophes, éclairons-les au moyen de quelques phrases de prose : il sera bien inutile de les commenter, leur simple lecture faisant clairement apparaître la conception du poème et tout compte fait, l'exiguïté du sujet, voire des métaphores, par rapport au dessin mélodique. Ouvrons d'abord *l'Art romantique* vers le milieu de l'étude sur Victor Hugo : « Les navires... auront... le caractère de volonté et d'animalité qui se dégage si mystérieusement d'un appareil géométrique et mécanique de bois, de fer, de cordes et de toile; animal monstrueux créé par l'homme, auquel le vent et le flot ajoutent la beauté d'une démarche ». Puis, dans *Le Port*, du *Spleen de Paris*, cueillons cette onduleuse remarque : « Les formes élancées des navires, au grément compliqué, auxquels la houle imprime des oscillations harmonieuses, servent à entretenir dans l'âme le goût du rythme et de la beauté ». Enfin, soulignons ces trois notations, les deux premières dans *Fusées*, l'autre dans *Mon Cœur mis à nu* : « Ces beaux, ces grands navires, imperceptiblement balancés (dandinés) sur les eaux tranquilles, ces robustes navires, à l'air désœuvré et nostalgique, ne nous disent-ils pas dans une langue muette : Quand partons-nous pour le bonheur? ». — « Je crois que le charme infini et mystérieux qui gît dans la contemplation d'un navire, et surtout d'un navire en mouvement, tient, dans le premier cas, à la régularité et à la symétrie, qui sont un des besoins primordiaux de l'esprit humain, au même degré que la complication et l'harmonie; — et, dans le second cas, à la multiplication successive et à la génération de toutes les courbes et figures imaginaires opérées dans l'espace par les éléments réels de l'objet ».

— « Pourquoi le spectacle de la mer est-il si infiniment et si éternellement agréable? Parce que la mer offre à la fois l'idée de l'immensité et du mouvement. Six ou sept lieues représentent pour l'homme le rayon de l'infini. Qu'importe, s'il suffit à suggérer l'idée de l'infini total? Douze ou quatorze lieues de liquide en mouvement suffisent pour donner la plus haute idée de beauté qui soit offerte à l'homme sur son habitacle transitoire ».

Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que, d'une part (comme l'indique d'ailleurs le titre et pour peu que le développement de l'image baudelairienne soit familière), la femme ici exaltée *est* le navire lui-même, qu'il y a coïncidence constante, en dépit de l'incohérente multiplicité des comparaisons successives, entre le sujet et l'objet; et, d'autre part, que le mouvement marin représente aux yeux et à l'esprit du poète la perpétuelle instabilité de la destinée humaine, de l'amour, et généralement de tout désir, satisfait ou insatisfait. Jeanne *est le Beau Navire* comme Rimbaud *sera le Bateau ivre*; elle épousera tous les caprices de la vague, elle en aura l'inconstance, l'indolence et les assauts débridés, de la même manière que l'enfant révolté suivra le méandre de son fleuve hallucinant.

Reprenons maintenant cette marine voluptueuse et cérébrale. Nous y apercevons d'abord le plus habile dosage que jamais poète ait conçu de l'équilibre et de la transe, de l'impeccable et de l'ineffable; une suite de visions, ou plutôt de changements à vue, dont rien ne vient rompre le déroulement harmonieux. Ainsi, l'image du vaisseau se poursuit jusqu'à la fin : la tête qui se pavane, c'est le mât de perroquet; la moire gonflée, c'est la voile; les boucliers, c'est la figure de proue; l'armoire, ce sont les vivres de route, les jambes et les volants, les cordages et les pavillons; les bras, ce sont les amarres et les agrès. Des



substitutions analogues se remarquent dans *Le Serpent qui danse*, plus caractéristique encore, quoique dans le seul détail, par l'incorporation de l'auteur à son modèle, puisqu'il y est fait usage de la même comparaison nautique à propos de chacun d'eux :

*Comme un navire qui s'éveille  
Au vent du matin,  
Mon âme rêveuse appareille  
Pour un ciel lointain.*

.....

*Et ton corps se penche et s'allonge  
Comme un fin vaisseau  
Qui roule bord sur bord et plonge  
Ses vergues dans l'eau.*

Le « départ » du *Beau Navire* est si parfaitement puissant que le poète l'a repris en guise de refrain. Il a fait de même, en vertu d'une correspondance secrète, d'une harmonie préétablie, avec les deux strophes suivantes, jetées, elles aussi au début du poème comme des leit-motiv qui en seront les thèmes fondamentaux. C'est là le seul exemple de la strophe-refrain dans *Les Fleurs du Mal*, ce refrain n'existant ailleurs que sous forme d'un vers répété soit à la fin de la strophe (*L'Irréparable*, *Le Balcon*, *Moesta et Errabunda*), soit d'un quatrain sur l'autre pour former pantoum (*Harmonie du Soir*). C'est là, en outre, le type du *poem per se*, selon l'expression d'Edgar Poe, du morceau de musique de chambre où l'idée se ramène au strict minimum, où le chant pur s'exhale en satisfaisant tous les organes sensoriels à la fois. Pas un vers gnominique, un de ces vers dorés, si fréquents chez Baudelaire comme chez Vigny, et qui,

d'ailleurs, puisent plus de beauté dans la pensée que dans le son. Les alexandrins majestueux débordent l'un sur l'autre sans coupure comme le flux et le reflux des lames, et dans les deux sens, longitudinal et latéral, tangage et roulis; tandis que l'octosyllabe, élément pénultième de la stance, donne alternativement à celle-ci le coup d'aviron ou le coup de barre nécessaires à sa marche.

Je ne crois pas être le premier à insister sur la qualité miraculeusement unique de Baudelaire en tant que poète maritime. Il y aurait une étude minutieuse à faire de tous les poèmes où il recourt à des images de navigation et particulièrement de ceux dont le paysage marin est absent. On conçoit sans peine le réconfort apporté par la découverte, puis la traduction des *Aventures d'Arthur Gordon Pym* à un forçat de l'art, confiné dans sa cellule d'alchimiste, ou mieux dans ce « poêle » encore hanté par l'âme de son ancêtre Pascal. On devine son ivresse le jour où, à Honfleur, dans les derniers mois de 1858, le mirage de ses visions juvéniles lui apparut soudain et se traduisit par la vaste symphonie du *Voyage*.

S'il m'est permis, au terme de ces simples digressions en marge du *Beau Navire* de formuler un vœu à l'adresse de la revue naissante qui emprunte cette belle devise, comment ne songerais-je pas à reprendre celui que le maître exprimait en faveur de son œuvre? — Qu'elle

*Aborde heureusement aux époques lointaines!*

YVES-GÉRARD LE DANTEC.

LES EDITIONS  
DE LA REVUE  
LE BEAU NAVIRE

se chargent de publier à  
des prix avantageux et  
sous une forme très soignée  
les ouvrages de vers qui  
auront été retenus par son  
comité de lecture.

